

Dans « La Barbarie à Visage humain » (1), B.-H. Lévy s'attaquait avec une formidable violence philosophique aux trois idoles de la modernité : le marxisme, la technique et le désir. Prenant acte que nous vivons aujourd'hui en pleine époque de détresse, Lévy revient à la charge en affinant, dans « Le Testament de Dieu » (2), sa critique radicale d'une barbarie qu'il localise avant tout dans cette volonté propre au XXe siècle de sacrifier la politique, l'Etat et la puissance. Face à ce déchaînement de paganisme, l'auteur propose le recours à la fiction monothéiste. Pour le chef de file des nouveaux philosophes, seul Dieu peut garantir la légitimité des droits de l'homme. Seule l'éthique de la loi divine nous contraint à respecter l'autre et à nous déprendre de cette machine à produire des beaux rêves politiques qui finit toujours, tôt ou tard, par broyer les corps et les âmes.

A coups de marteau et dans une frénésie crépusculaire, Lévy nous invite à redécouvrir en toute urgence une autre scène, une autre parole qui transcende le réel de l'humain, du trop humain. La scène, **sans nom**, du refus de l'histoire, du sens de la terre et de ce socialisme des âmes préconisé par des autogestionnaires avides de placer un mini-Etat dans chaque tête. Sur un ton prophétique, Lévy en appelle — y croit-il vraiment ? — au Dieu des juifs et des chrétiens et à la mémoire de ces valeurs qui convulsaient les sages du désert et les héros des catacombes... Un étincelant cri d'espoir sur fond de nostalgie et de douce désespérance pour aviver nos secrètes blessures et notre amertume face à un siècle qui pulvérise nos singularités et obscurcit chaque aube d'amour...

④ Pour vous, la résistance à la barbarie ne peut se fonder, dans l'ordre de la pensée, qu'en prenant appui sur la transcendance. Vous citez Berdiaev : « Là où il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus d'homme non plus. » En lisant votre livre, je ne suis pas arrivé à savoir si vous étiez croyant ou non. Vous ne semblez pas lier la question de l'éthique monothéiste, de la loi divine, à l'acte de foi...

B.-H. Lévy : Non, bien sûr, car il n'y a aucun rapport. Le problème, aujourd'hui, n'est



Dieu-là n'existe pas. Je ne l'ai pas rencontré.

— A la lumière de votre essai, il suffit de choisir Dieu pour tourner le dos à la barbarie païenne qui sacrifie la force et idolâtre la volonté de puissance. Comment expliquez-vous alors le génocide de plus de 100 millions d'Incas, Mayas et Aztèques, perpétré par des conquistadores espagnols apparemment épris de transcendance et de chrétienté ? Comment interprétez-vous la rage meurtrière des combattants de la foi des comités Khomeiny, alors que la structure de la religion musulmane est éminemment monothéiste ?

— Les conquistadores étaient surtout épris d'or et de puissance. Les ayatollahs iraniens sont des hommes de pouvoir avant que de foi. Je veux dire par là que chaque fois qu'une spiritualité devient institution, c'est la catastrophe. Mieux : la religion mêlée, incarnée, confondue avec le monde, ce n'est plus le monothéisme. Il faut l'appeler autrement : dans mon livre, je l'appelle la « théocratie ».

— Ne risquez-vous pas de tomber dans la même logique que celle des marxistes qui n'arrêtent pas de ressasser la théorie — pure et juste en

qu'il puisse exister une éthique athée susceptible de s'opposer radicalement à la tentation totalitaire ?

— Oui. La mienne. Car, je le répète, mon éthique n'est pas celle du curé, du mollah ou du rabbin. Ce que je dis, simplement, c'est qu'il n'y a pas de morale athée qui tienne sans un retour au contenu de ces textes extraordinaires, de cet opéra de songes et de lettre qu'est la Bible. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si j'affirme si hautement mon identité juive : c'est que le judaïsme, ça marche comme ça. C'est la seule forme de spiritualité qui échappe à la catégorie classique de « religion ».

— La quatrième partie de votre livre, intitulée « La Bible de résistance », s'articule autour de sept commandements rédigés dans un style Ancien Testament. Quelle place voulez-vous occuper ? Celle du prophète convaincu d'être traversé par la vérité ou du philosophe hanté par le doute, le désespoir et l'espoir « insensé » de changer le monde ?

— Je n'écrirais pas si je n'étais convaincu d'être, comme vous le dites, « traversé par la vérité ». Quoi qu'en pensent mes contemporains,

problème, c'est : est-ce qu'on est, oui ou non, décidé à conserver ce vieil héritage moral, ces vieilles valeurs d'humanité, cette antique foi dans la loi qu'ont inventés les juifs et les chrétiens ? Ce **Testament de Dieu** s'adresse, en ce sens, aux incroyants autant qu'aux croyants. Il exhume les grands concepts de la tradition monothéiste dont je montre qu'ils constituent la seule pensée de révolte possible au XXe siècle. Assez du terrorisme athée. Assez de l'intimidation radicale-socialiste... Soyons plus précis. Si vous me demandez si Dieu existe, je vous réponds : ça n'a aucune importance. Ou mieux : le mot même d'« existence » est un mot absurde s'agissant de Dieu. Car enfin, Dieu ce n'est tout de même pas un bonhomme comme un autre siégeant dans les nuées. Ce n'est pas une chose parmi les choses, un objet parmi d'autres qu'on pourrait montrer du doigt. Ce

traîtres à la doctrine ? — Oui. Sauf que le marxisme, ce n'est pas le christianisme. Jamais un catholique, un protestant ou un juif n'ont dit : « La preuve du pudding, c'est qu'on le mange. » Vous ne lirez jamais dans l'Ancien Testament que la pratique est le seul vrai « critère de la théorie ». Je veux dire par là qu'un croyant peut toujours en appeler à la loi contre ce qu'en font les fanatismes. En revanche, voyez comme ils sont coincés les opposants marxistes au marxisme : acceptant tous les présupposés de Staline, Trotski n'avait le choix qu'entre l'exil et la soumission.

— A nos yeux, l'équation du siècle se résume à ceci : puisque le cri hégélien et nietzschéen « Dieu est mort » a été entendu, le fascisme et le communisme sont les conséquences inéluctables de la volonté de se libérer de la loi divine. Ne pensez-vous pas

draît aussi le dire, plus haut et plus fort encore, peut-être. Est-ce cela que vous appelez prophétisme ? Cela dit, ça n'exclut pas le doute. Un doute métaphysique. Un corps à corps avec le néant, l'appétit de néant, l'évidence de détresse où nous sommes tous plongés. Là est mon scepticisme, mon seul scepticisme : que pèse la vérité face à un mal qui toujours l'emporte ? Qu'est-ce que la démocratie quand le meurtre est l'ordinaire ? Qu'est-ce que les droits de l'homme, quand toute l'époque nous dit l'homme mort et ses droits dérisoires ? La partie est rude. Raison de plus pour l'engager, fût-ce désespérément. Mes chers prophètes ne disaient rien d'autre quand ils attendaient indéfiniment la venue d'un Dieu de gloire et de lumière, dont ils savaient pourtant qu'il ne viendrait jamais... ■

1) Grasset, 1977.

2) Grasset, 1979.